

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

Eglise de Jésus-Christ, Eglise de l'Evangile

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 294-306

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Eglise de Jésus-Christ, Eglise de l'Évangile

*Commencement de l'Évangile
de Jésus-Christ Fils de Dieu... Mc 1,1*

Certitude au sujet de l'Eglise, à souligner fortement en notre temps : l'Eglise ne s'appartient pas. Elle vient d'ailleurs, si profonde que soit son identité avec les misères du genre humain. Elle vient d'un au-delà, et sa mission consiste à se référer à cet au-delà d'elle-même, à se décentrer et à réfléchir la gloire du Ressuscité.

Une telle affirmation s'apparente à celle des prophètes. Sans la foi, les prophéties ne sont que des poésies admirables. Sans la foi, l'Eglise est une société mythique. On peut évidemment regarder l'Eglise sans la foi, comme de purs poètes voient les prophéties. C'est considérer les choses du dehors. Est-il si sûr que nous qui croyons avoir la foi, nous ne voyons pas trop du dehors l'Eglise que nous n'aimons pas assez ?

En fait, il y a en nous plus d'incroyance que nous ne le supposons. Cette marge d'incroyance qui rôde autour de nous et nous hante comme une destinée possible, permet d'écouter les incroyants en nous-mêmes et d'être sensibles à leurs questions. Et surtout notre part de ténèbres nous fait comprendre la nécessité d'être continuellement évangélisés. Nul d'entre nous ne l'est jamais parfaitement. Le peuple chrétien a besoin de l'être sans cesse, non seulement à chaque génération nouvelle, mais au cours de chaque génération. Les évangiles n'ont-ils pas été écrits dans ce but ?

La crise qui a suivi le concile Vatican II résulte peut-être du fait que ce concile a mis en évidence l'ambiguïté du dedans et du dehors de l'Eglise.

La plupart d'entre nous se sentaient sécurisés à l'intérieur d'une institution immobile, comme en possession de la vérité totale, exprimée dans une langue universelle et invariable, le latin. Tel se convertissait au catholicisme pour cette raison.

Voilà que tout se met à bouger et cela à l'intérieur même des textes conciliaires. Au langage hiératique des anciens conciles succède un langage dialectique. Reprenons l'exemple de la langue. « L'usage du latin, sauf droit particulier, sera conservé dans les rites latins. » C'est la tradition avec petit « t » qui parle. « Toutefois... l'emploi de la langue du pays peut être souvent très utile pour le peuple. » C'est la Tradition avec « T » qui s'exprime, celle qui fit passer de l'araméen au grec et du grec au latin.

On sait ce qui arriva. D'autres exemples pourraient être cités, celui précisément du dedans et du dehors de l'Eglise.

Nous voudrions montrer que la division du dedans et du dehors de l'Eglise est superficielle, quoique nécessaire, et que sa signification valable dépend d'une référence à un au-delà invisible qui relativise l'opposition du dedans et du dehors, tout en la maintenant comme indispensable.

L'Evangile est une référence à Jésus-Christ

Dans un ouvrage sur la paroisse nous écrivions en 1945 : « Le Pape, c'est le Christ ; l'Evêque, c'est le Christ ; le Curé, c'est le Christ. Le Pape, l'Evêque, le Curé et le Christ ne font qu'un. »

Un tel langage fut celui de sainte Catherine de Sienne et de bien d'autres, en un temps où l'univers parlait d'abord de Dieu. Au temps de l'âge théologique, pour parler avec Auguste Comte. Déjà au début du II^e siècle, saint Ignace écrivait aux Romains au sujet de l'Eglise de Syrie où Dieu se servait de lui comme pasteur : « Jésus-Christ seul en est l'Evêque », et il ajoutait un mot remarquable : « et votre charité », comme si la charité était la dernière réponse à toute question hiérarchique. Ce que la suite des temps devait bien oublier.

Des théologiens éminents comme le cardinal Journet ne s'opposent pas à une telle identification des ministres et du Seigneur. Jean Colson écrira : « Le **seliah** d'un homme, c'est comme si c'était lui-même. » Pas de différence entre l'envoyé et celui qui envoie. Certes, il faudra distinguer entre le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction, ou encore, avec Jacques Maritain, les ministres et le personnel d'Eglise. Mais une telle identification du Pape, de l'Evêque et du Curé, avec toutes les distinctions qui s'imposent, laisse l'esprit moderne en suspens.

Tel théologien protestant croira même déceler, dans un tel langage, un monophysisme ecclésial. Il aura beau jeu de rappeler les paroles de Pierre à Corneille : « Lève-toi ! Moi aussi, je suis un homme. » Et celles de Paul et Barnabé aux gens de Lystré : « Oh ! que faites-vous là ? Nous aussi nous sommes des hommes au même titre que vous. »

Devons-nous renier les expressions que nous utilisons en 1945 ? Les choses ne sont pas si simples. Il y a d'autres textes bibliques. « Saoul, Saoul, pourquoi me persécuter ? » C'est l'ensemble de tous les chrétiens qui est identifié au Christ. Bien plus, selon le discours du jugement dernier, tout homme qui a faim est identifié à Jésus, aussi bien que celui qui accueille un enfant en son nom. Enfin : « Qui vous écoute, m'écoute et qui vous repousse, me repousse et repousse celui qui m'a envoyé. »

Le concile Vatican II reprendra l'identification au Christ sous l'optique de la sacramentalité de l'Eglise, pivot de la réforme. Autrement dit, l'Eglise tend à être toute entière référence à Jésus-Christ. Elle est Eglise dans la mesure où elle signifie Jésus-Christ, et elle signifie Jésus-Christ dans la mesure où elle s'identifie à Lui.

Tel est l'Evangile.

Le commencement de l'évangile de saint Marc et la conclusion de celui de saint Matthieu situent leur catéchèse en référence à Jésus-Christ seul. « Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ Fils de Dieu. » « Et moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. »

Le mot « évangile » dans saint Marc a une signification infiniment plus profonde que celle d'un petit livret. Il exprime le centre de la structuration de la foi. La Bonne Nouvelle, c'est Jésus-Christ Fils de Dieu.

Saint Paul reviendra sans cesse sur ce point, passionné qu'il est du Christ. « J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous sinon Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » A la fin de sa vie, il résume son message dans une strophe magnifique : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, issu de la race de David, selon l'Evangile que j'annonce. »

La première prédication de saint Pierre, le jour de la Pentecôte, est toute centrée sur Jésus de Nazareth : « Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié. »

Les derniers écrits du Nouveau Testament orientent leur message en le référant toujours à Jésus-Christ. On connaît la magnifique introduction de l'épître aux Hébreux. Nul ne s'élèvera plus haut que saint Jean lorsque, dans son prologue, il donne l'expression finale de l'Evangile : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était tourné vers Dieu

et le Verbe était Dieu. » Il rappellera, dans sa première lettre, que ce Verbe de vie s'est laissé toucher de ses mains, écartant ainsi toute gnose qui prétend réduire notre foi à un mythe.

Le concile de Vatican II n'introduit pas la description de l'Eglise, comme il était assez coutume de le faire, par le texte d'Isaïe : « un signe levé à la vue des nations ». Certes, il rappelle ce texte dans le Décret sur l'œcuménisme. La Constitution dogmatique sur l'Eglise présente immédiatement la source de la lumière : Le Christ est la lumière des peuples. Le Christ et non l'Eglise. L'Eglise est à la fois en retrait et en reflet : « L'Eglise étant, dans le Christ, en quelque sorte un sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. »

A la différence de la création qui ne procède pas du sein de Dieu, puisqu'elle est tirée du néant, l'Eglise, pour reprendre une expression de M. J. Scheeben, est tout entière relationnelle aux personnes divines. En elle habite toute la plénitude en vertu de son identification au corps du Christ ressuscité.

Nous ne le soulignerons jamais assez, c'est par le Christ et dans le Christ que l'Eglise devient tout entière référence à Dieu, plénitude de Dieu, vie en Dieu comme Dieu. Le Christ seul, a dit saint Paul, fait tomber le voile ; seul il transforme l'Eglise en son image.

La référence première à Dieu est celle du seul médiateur entre Dieu et les hommes. Jésus-Christ est la référence première, le sacrement par excellence, par sa Croix et par sa résurrection. Toute l'analogie sacramentelle est suspendue à Jésus de Nazareth par son rapport au Père et à son Esprit. Prier, disons-le en passant, c'est se laisser envahir d'une telle certitude.

La sacramentalité introduit le mystère chrétien et le rend intelligible aux yeux de la foi. La révélation est d'ordre sacramentel. Elle ne consiste pas en signes qui ne comprendraient rien de ce qu'ils signifient, de sorte que Dieu ne serait pas plus connu après qu'avant. Comme si l'homme ne dépassait jamais l'homme. C'est là ce que prétend une exégèse purement immanente. Une très vieille tentation.

La révélation s'est faite en des signes qui comprennent ce qu'ils disent. Infiniment plus qu'une poignée de main qui ne signifie pas seulement, mais qui comprend déjà l'amitié. Jésus-Christ ne signifie pas seulement Dieu, il l'est. Il est donc en lui-même la plénitude sacramentelle et, par là, la plénitude du mystère. En lui nous connaissons le mystère de Dieu, parce que ce mystère se révèle en lui. L'Eglise n'a de sens, ne peut avoir de sens qu'en lui.

Si nous comprenons la référence fondamentale de Jésus-Christ à Dieu et de l'Eglise à Jésus-Christ, d'admirables conséquences apparaissent.

La distinction du dehors et du dedans de l'Eglise à laquelle nous avons fait allusion dans l'introduction, nécessaire mais secondaire, se situe au niveau du monde pécheur. En aurait-il été ainsi si l'homme n'avait pas péché ?

Jésus-Christ est d'abord le sauveur de tout le genre humain. Il est descendu du ciel pour tous les hommes, sans aucune exception. Il est la lumière qui atteint tout être humain au plus intime de lui-même, avant tout message explicite de sa venue. Le concile de Vatican II s'est plu à souligner l'universalité du rayonnement pascal. A ce point de vue, il y a quelque chose de plus fondamental que le dehors et le dedans de l'Eglise. C'est la pénétration du genre humain tout entier par la grâce du Christ.

L'Eglise visible n'apportera pas le Christ du dehors aux hommes et à leurs peuples, mais elle révèle les hommes et les peuples à eux-mêmes. Elle est nécessaire en vue de cette révélation. C'est pourquoi Jésus a fondé une Eglise visible, qui fera apparaître un dehors et un dedans d'elle-même, « communauté de foi, d'espérance et de charité par laquelle il répand à l'intention de tous, la vérité et la grâce. Cette société organisée hiérarchiquement d'une part et Corps mystique d'autre part, l'ensemble discernable aux yeux et la communauté spirituelle, l'Eglise terrestre et l'Eglise enrichie des biens célestes ne doivent pas être considérées comme deux choses, elles constituent au contraire une seule réalité complexe, faite d'un double élément humain et divin. »

C'est précisément la conjonction du visible et de l'invisible, de l'humain et du divin qui constitue la sacramentalité de l'Eglise, et qui fait d'elle un mystère, c'est-à-dire la plénitude fascinante d'un visage aimé.

Jésus présent et absent

La dimension spatio-temporelle de l'Eglise en comporte une autre, celle de l'absence et de la présence, de la distance et de la contemporanéité de Jésus-Christ.

Jésus de Nazareth est loin de nous. Il fallait qu'il s'en aille pour qu'il soit présent autrement. Il fallait qu'il prenne de la distance avec nous pour qu'il se rende infiniment plus proche.

Il est à la fois un souvenir historique et une présence. L'histoire des hommes se déroule hors de son existence terrestre, et elle n'a de sens que parce qu'il est toujours là : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

L'Eglise, vue du dehors, peut apparaître comme un cas particulier de communautés religieuses. Vue du dedans, elle expérimente une Parole éternelle, la gloire du Ressuscité. Elle rit comme Dieu dans le psaume deuxième. Vue du dehors, elle paraît étrangère à ce monde. Vue du dedans, elle est chez elle dans toutes les nations, dans toutes les cultures. Elle regorge de joie.

La vision de l'Eglise spatio-temporelle est normale, mais secondaire. Elle reste en deçà de la réalité. Elle est nécessaire au croyant, mais insuffisante. Elle est une condition de la foi, elle n'en est pas la motivation,

La distinction première et motivante est celle du référant au référé, du signe au signifié. L'Eglise tire toute sa valeur de ce qu'elle manifeste et qui pourtant reste caché : Jésus-Christ, Fils de Dieu.

C'est au niveau de la pure référence que se développe l'évangile de saint Jean. Jésus cesse d'être distant et absent. Il devient contemporain tout proche non seulement comme Verbe qui était au commencement, mais comme Ressuscité qui respandit en tout lieu et à tout instant. Celui qui croit en lui a la vie éternelle.

Tout est nouveau, s'écriait déjà saint Paul, parce qu'il y a une rencontre vraie au cœur du croyant. Certes, le monde de l'histoire est le même pour le croyant et l'incroyant, plein d'obscurité, de non-sens, d'impossibilité à dire pourquoi. Et pourtant tout est autre.

Croyants ou incroyants, ce n'est pas si simple que ça. Nous sommes tous des hommes sous le rayonnement du Soleil pascal. Nous avons tous à agir en hommes, à combattre l'injustice, la haine, à travailler à l'humanisation de la société. La crédibilité de l'un sur l'autre est finalement celle qui témoigne le plus de l'homme.

Le chrétien rend crédible sa foi en la résurrection des morts au dernier jour dans la mesure où la résurrection agit déjà en lui, transforme son regard et modifie sa conduite.

Il faut revenir à la sacramentalité première et fondamentale, celle de Jésus-Christ. Notre référence au Christ s'affadit en réduisant simplement Jésus de Nazareth au Bon Dieu. Par là, en effet, on supprime la sacramentalité de l'Eglise elle-même. On la supprimerait tout autant en niant qu'il est Fils de Dieu.

C'est dans la référence que Jésus de Nazareth fait de lui à son Père que toute sacramentalité apparaît. Il faut entrer dans la conscience humaine de Jésus, dans son comportement humain, dans sa vie et dans sa mort, pour que le mystère sacramentel respandisse. Il faut regarder Jésus de Nazareth avec les yeux des témoins de sa résurrection, avec la foi de la

communauté primitive, pour que sa présence illumine notre cœur. Il faut, en un mot, nous laisser catéchiser par les écrits du Nouveau Testament, proclamés par la voix vivante et actuelle de l'Eglise, qui ne peut se définir autrement que par référence à Jésus-Christ, Fils de Dieu.

La puissance de l'Eglise découle de sa référence à Jésus-Christ

Nous avons fait allusion à l'incroyance des croyants, à la part de ténèbres en nous, à tout ce que l'Eglise charrie de péché et de médiocrité. Les choses ont-elles tellement changé depuis que Jésus prêchait en son temps ?

Nous vivons à la fois dans un milieu pré-pascal et pascal.

Comme au temps de Jésus, nous vivons dans un milieu de sourds, d'aveugles, de paralytiques, de disciples qui ne comprennent guère mieux le Maître que ceux d'autrefois. Combien d'entre nous attendent toujours un messianisme temporel ?

Nous vivons aussi dans un milieu pascal où se manifeste la puissance du Ressuscité. Comment ne pas apercevoir le dynamisme de l'Evangile, de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ Fils de Dieu, dans le fait qu'envers et contre tout l'Eglise existe, que des hommes et des femmes rencontrent le Seigneur et vivent de son amour ?

Mettons les choses au point. C'est moins dans l'institution que nous semble se manifester la puissance de Jésus-Christ que dans le fait d'hommes et de femmes en mouvement. Bien sûr, l'institution reste pour cela nécessaire, mais secondaire. Comme l'écrit L. Cerfaux : « La première représentation que le mouvement chrétien s'est faite de lui-même n'est pas celle d'une Eglise hiérarchique ni d'une institution, mais plutôt celle d'un message vivant envoyé au monde... le message de la Bonne Nouvelle dont Jésus est chargé par Dieu pour réaliser les prophéties. »

Un message vivant. La révélation objective ne suffit pas. La tradition orale précède les écrits. La vie précède la tradition. La rencontre précède la vie et la donne. C'est là le résumé du traité de la grâce. Tout dérive de la résurrection de Jésus, qui eut lieu une fois pour toutes, au temps des Douze et de la première communauté, et qui dure toujours au cœur des croyants.

La résurrection de Jésus est ainsi une puissance à la fois distante et contemporaine : distante comme événement qui surgit, et contemporaine comme événement communiqué.

Une affirmation intellectuelle n'a pas besoin de témoins. La philosophie et la science s'en passent. Il s'agit de comprendre, c'est tout. L'Évangile, au contraire, a besoin de témoins. Il est un message lié aux messagers. C'est une flamme qui s'allume de croyant à croyant.

L'objet principal du message n'est donc pas l'adhésion à une doctrine, ni l'affiliation à une institution, mais la rencontre de Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. C'est ainsi et avant tout que se manifestent le dynamisme et la puissance de l'Évangile.

Il fut un temps encore récent où l'institution ecclésiale, telle qu'elle apparaît dans le catholicisme, attirait de nombreuses conversions. Il arrivait qu'un besoin de sécurité se trouvait ainsi comblé. On sortait d'une mer agitée, on en finissait avec un relativisme dogmatique devenu insupportable, on mettait le pied sur la terre ferme de l'infaillibilité. Non qu'une telle exigence ne demeure au fond du cœur humain. Il s'agit de savoir quel type de sécurité est recherché.

Le concile Vatican II n'a pas abandonné la position dogmatique traditionnelle de l'Église catholique. Il la rappelle souvent. Il l'a précisée en soulignant une certaine relativité dans son expression qui est fonction du langage. « Il faut distinguer avec soin le dépôt de la foi et sa formulation en matière morale dans la discipline ecclésiastique et même dans la doctrine. »

Ce qui est immobile, c'est ce vers quoi tendent la prescription morale, la discipline et le dogme. Saint Thomas d'Aquin y insistait : **non res refertur ad scientiam, sed e converso**. C'est la pensée qui doit se conformer à ce qui est.

Ce qui est, c'est le Christ vivant, ressuscité d'entre les morts, toujours là, attentif à ceux qui croient en lui. La fin de la loi, c'est le Christ, qui n'est pas à chercher en haut ou en bas. Il suffit de le confesser de bouche et de croire en lui, et sa présence est là, dans l'affirmation même de son Nom.

La puissance de l'Évangile aboutit aux Églises qu'elle fonde. Telle est la puissance de la Parole. L'évangélisation précède tout. Et sans elle tout est **flatus vocis**, un vent de parole.

La puissance de l'Évangile n'apparaît pas moins dans l'institution.

Un centre est impossible sans circonférence. Si le Christ est le centre, il faut bien, avant qu'il soit donné dans le face à face de la Gloire, un lieu qui le signifie comme une circonférence qui ramène sans cesse tout à lui, le lieu des signes.

Aussi bien la foi au Seigneur ressuscité serait-elle impensable sans une tradition dogmatique, morale et disciplinaire. Un mot, sans l'institution. Aucun grand réformateur n'en a disconvenu.

La puissance du Seigneur ne s'exerce pas seulement au fond des cœurs illuminés par la foi en Jésus, elle rayonne aussi dans l'Eglise visible, inséparablement d'elle.

Croire au Christ, ce n'est pas seulement le rencontrer personnellement, mais le rencontrer dans toute l'ampleur de l'institution ecclésiale. Que serions-nous, en effet, sans notre mère l'Eglise ?

L'Eglise ne se réduit pas à être un moyen, un instrument. Elle est une dimension intérieure à notre foi. Elle n'est pas un simple véhicule transitoire. Elle est un milieu éternel, le milieu du resplendissement de la Gloire divine. Celle-ci se communique d'abord à Jésus, fils de Marie, et par lui à tout le genre humain transformé en peuple de Dieu. C'est dans cet ensemble qu'elle se communique à chacun de nous selon la mesure de la louange de Dieu.

La puissance de Dieu était-elle plus éclatante du temps des apôtres qu'elle ne l'est dans le nôtre pour des hommes sans recherche de Dieu, hors du chemin d'Emmaüs, sans aucune faim de choses inconnues ?

Sans accuser l'institution de tous les maux, nous devons pourtant ouvrir les yeux au contre-témoignage. La puissance de l'Evangile éclate dans la mesure où tous les points de l'Eglise visible se situent par rapport au centre. Elle est obscurcie dans la mesure où il s'agit d'autre chose que de la référence au Christ.

C'est pourquoi, dira le concile de Vatican II, l'Eglise, au cours de son pèlerinage, est appelée par le Christ à cette réforme permanente dont elle a perpétuellement besoin en tant qu'institution humaine et terrestre.

Pour qui a les yeux de la foi, quelle que soit l'apparence de l'institution, à travers elle se dévoile la puissance du Ressuscité, dans l'acte même de croire en lui.

La puissance de l'Eglise est un dynamisme d'amour

On pourra se demander pourquoi parler d'un dynamisme d'amour au lieu de parler d'un dynamisme de charité. Saint François de Sales a déjà répondu à cette question, pourquoi la charité doit être nommée amour. Et cela en grande sagesse.

Prendre le mot amour dans un sens exclusivement profane, érotique et charnel, ou le séparer de toute relation à la sexualité, sont deux excès. Nous portons toujours notre corps avec nous, et notre corps n'est jamais sans aspiration spirituelle, ne serait-ce que notre bonheur dure toujours.

L'évêque de Genève spiritualise l'amour charnel et humanise l'amour divin. Il anticipe la psychologie moderne. « Le nom d'amour, comme plus excellent, écrira-t-il, a été justement donné à la charité comme au principal et plus éminent de tous les amours. » La charité, premier analogué de l'amour, rayonne jusque sur l'amour charnel, et l'amour charnel retentit dans la charité sans aucune « odeur d'impureté ». « Ta dilection, écrivait saint Denys cité par saint François de Sales, est entrée dans mon âme, ainsi que la dilection des femmes. »

La puissance de l'Évangile transforme et pacifie le monde de la sexualité. La résurrection du Christ n'est pas une idéalisation mythique qui s'opposerait à l'épanouissement de l'être humain. Elle est, au contraire, une force qui agit jusqu'au fond de notre corps, à la fois source d'amour et de mort, de tendresse et de force.

Ce n'est pas à une idée que la foi nous conduit, mais au corps ressuscité de Jésus, identifié à la splendeur éternelle de Dieu, au-delà de notre temps et de notre espace. « Les chrétiens, écrit L. Cerfaux, s'identifient à ce corps, d'une façon très réelle, quoique mystique encore dans l'eucharistie et d'une autre manière par le baptême. Identifiés à ce corps unique, ils sont entre eux tous " un " par référence à ce même corps. »

Le Christ, par son corps eucharistique, constitue l'unité profonde de ses membres, en attendant d'éclater au grand jour à son retour. Aussi le concile Vatican II de proclamer : la liturgie terrestre participe à la liturgie céleste qui se célèbre dans la sainte Jérusalem, elle « est le sommet auquel tend l'action de l'Église, et en même temps la source d'où découle toute sa vertu ».

C'est la charité, entendons l'amour, qui édifie. La vérité se confesse dans l'amour, ouverture aux autres, dans un esprit qui ne se croit pas en possession d'elle. La charité est en quelque sorte le code cellulaire grâce auquel le corps tout entier réalise sa propre croissance, parce qu'il se construit lui-même dans l'amour.

Fécondée une fois pour toute le jour de la Pentecôte, la vie ecclésiale est une explosion, mais une explosion contrôlée. « Confessant la vérité dans l'amour, nous grandissons à tous égards vers celui qui est la tête, le Christ. Et c'est de lui que le corps tout entier, coordonné et bien uni grâce à toutes les articulations qui le desservent, selon une activité répartie à la mesure de chacun, réalise sa propre croissance pour se construire lui-même dans l'amour. »

Nous devons cesser de penser l'amour dans une perspective exclusivement personnelle pour le situer dans sa vraie dimension qui est ecclésiale.

Saint Paul fait de l'Évangile une puissance de réconciliation : « Tout vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation. Car, de toute façon, c'était Dieu qui dans le Christ réconciliait le monde avec lui-même. »

Le monde ancien est passé. Une réalité nouvelle est là. La réconciliation fait de tous les hommes des frères.

C'est pourquoi l'Église est d'abord un rassemblement de frères. Pierre appelle frères les cent vingt personnes réunies au Cénacle. Ceux qui deviennent croyants mettent tout en commun en cette première communauté de Jérusalem, centre de la vision de saint Paul. Frères à cause de la référence au Christ.

Saint Jean identifiera Dieu et l'Amour et les disciples à ceux qui s'aiment. « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres. Si vous avez de l'amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples. »

Saint Matthieu illumine sa catéchèse d'une manière inoubliable et qui est celle d'un amour vécu : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... »

Ainsi la conduite chrétienne n'est pas un raisonnement à partir de principes. Elle consiste à vivre en amitié avec les hommes, quelle que soit leur condition.

Jésus-Christ a pris la place de la Loi, de la Thora juive. C'est ce que nous proclamons chaque année à Noël : « Elle s'est manifestée, la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, c'est elle qui nous instruit. » La grâce, invisible de sa nature, est apparue aux yeux des hommes, sous une forme saisissable, écrit le Père Spicq. Elle a été manifestée à un moment de l'histoire. La lumière a brillé dans les ténèbres au jour de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus. Cette grâce demeure parmi nous, elle devient éducative, elle dirige, elle éclaire, elle fortifie. Jésus est devenu la loi vivante. C'est de lui que la conscience humaine reçoit son dernier mot : il est la Grâce même.

Jésus n'est pas seulement une loi vivante, il est une loi resplendissante de beauté. Vivre en chrétien, c'est vivre dans la beauté séduisante de ceux et de celles que l'amour transforme. Être la Grâce, c'est être la Beauté même.

C'est moins la liturgie qui est belle que les fruits qu'elle est destinée à porter. On comprend que saint Jean, le grand contemplatif du Nouveau Testament, ne rappelle pas l'institution de la Sainte Cène. Ce n'est pas le sacrement lui-même qui est au centre. Ce qui intéresse au premier plan, c'est ce que deviennent ceux qui les reçoivent.

Dans le chapitre 13, 1-20 de son évangile, il rapporte que Jésus lave les pieds de ses disciples : « Comprenez-vous ce que j'ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis... Ce que j'ai fait, faites-le vous-mêmes... vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique. »

Le dynamisme de l'amour est un service de tous les hommes, sans distinction, et d'abord au sein des frères chrétiens. Aussi est-ce une illusion de publier le message de l'Évangile sans se préoccuper de l'unité de tous. Illusion de borner son activité à un groupe qui se referme sur lui-même, sans s'ouvrir à la mission universelle de l'Église. Illusion d'une expérience chrétienne qui serait purement personnelle, sans partage, sans l'intermédiaire d'une communauté. La puissance de l'Évangile est un dynamisme de rassemblement en vertu de l'amour.

Conclusions

Le concile de Vatican II a abandonné la notion d'une verticalité autre que celle de Jésus-Christ et de lui seul. Ce changement est loin d'avoir abouti à toutes ses conséquences. Ce ne sera point un amoindrissement de la hiérarchie épiscopale, mais une meilleure réalisation de l'épître aux Hébreux : Jésus-Christ a reçu un sacerdoce exclusif, c'est-à-dire un sacerdoce qui ne se transmet pas, comme nous le répétons à la messe d'un Pontife.

L'Église qui se réfère tout entière à l'Évangile ne saurait admettre qu'il existe deux genres de chrétiens. Les clercs et les laïcs sont les uns et les autres des chrétiens à part entière. Il ne saurait être question ni de clérification ni de laïcisation. Eriger en système l'une de ces tendances tend à étouffer l'Esprit. Il y a des services différents en vue d'une même vie.

Le résultat de l'incorporation à l'Église ne saurait être la seule obéissance à la hiérarchie. La structure écarterait alors toute initiative spontanée des fidèles. La fonction de la hiérarchie, au contraire, consiste à favoriser l'activité apostolique de tous les membres de l'Église, à rendre celle-ci tout entière missionnaire et ministérielle.

La hiérarchie se conçoit comme un service et plus encore comme un milieu quasi hormonal de la croissance de l'ensemble. Réduite simplement à une instance de décision, elle perd une partie de sa crédibilité. La clérification de l'Eglise rend difficile l'évangélisation. La laïcisation ne la rendrait pas plus facile. Ce n'est point en ces termes qu'il faut penser le dynamisme de l'Évangile.

La Constitution dogmatique de l'Eglise **Lumen gentium** s'ouvre d'abord au mystère et à la sacramentalité de l'Eglise comme rassemblement de tous les peuples de la terre avec leurs caractéristiques culturelles. Telle est la dimension essentielle de l'Eglise. Les ministères, qu'ils soient ordonnés ou institués, demeurent à l'arrière-plan. Le but de l'Eglise c'est la sainteté, rencontre théologique de Dieu en Jésus-Christ.

La sainteté n'est plus considérée à la manière baroque d'un phénomène exceptionnel. Elle est l'épanouissement d'un appel universel à ce que Dieu veut dans notre vie quotidienne. Totale référence à Jésus-Christ dans la tendance même à promouvoir plus d'humanité dans les conditions de l'existence et dans les relations humaines.

Hors de là, l'Eglise obnubile sa propre sacramentalité et ressemblerait par trop à un Etat. Elle travaille du dedans sans contrainte.

Il ne s'agit pas de rêver à une Eglise angélique, située au-dessus des misères humaines dont l'histoire comme le présent attestent la permanence. Bien au contraire, les misères reconnues conditionnent la vision authentique des communautés chrétiennes.

Jésus-Christ est venu pour les pécheurs et, jusqu'à son retour, il reste parmi des pécheurs. Nous confessons notre misère par l'effet même de la grâce. Nous sommes des hommes avec tous les autres, trop souvent pas meilleurs que les autres. Nous ne sommes pas les caïds de la morale.

Nous nous réjouissons pourtant de ceux d'entre nous qui sont exceptionnels dans l'ordinaire, les saints. Nous les aimons, nous les admirons, nous avons besoin d'eux comme de compagnons indispensables sur le chemin. Précisément à cause de leur référence héroïque à Jésus-Christ, et plus que tous les saints et que tous les anges, la bienheureuse Vierge Marie.

C'est par elle que le concile de Vatican II dira son dernier mot sur l'Eglise. Que pourrait bien nous faire toute la sacramentalité si elle n'avait pas d'effet ? Qu'est-ce qu'un sacrement privé de ce pour quoi il est fait ? Or ce pour quoi l'Eglise est faite, nous le contemplons déjà réalisé dans une femme ressuscitée. Son être n'a plus d'autre vie, plus d'autre lumière, plus d'autre beauté que Jésus-Christ.

Fernand Boillat